

toutes deux perdre quelque chose de leur intégrité et de leur force, quand elles s'abandonnent à la vue des hommes; et c'est pourquoi toutes deux aiment la retraite, et embrassent la vie cachée.

Pour ce qui regarde la chasteté; je ne puis mieux vous exprimer combien elle y est délicate, que par ces beaux mots de Tertullien : *Vera et tota et pura virginitas, nil magis timet quam semelipsam; etiam feminarum oculos pati non vult* : « La virginité, nous dit-il, quand elle est entière et parfaite, *Vera et tota et pura*, ne craint rien tant qu'elle-même; telle est sa délicatesse qu'elle appréhende même les yeux des femmes : » *etiam feminarum oculos non vult*. C'est pourquoi elle se cache avec soin; se réservant tout entière aux regards de Dieu, qui sont les seuls qu'elle ne craint pas : voilà le portrait au naturel de la pudeur virginale. Mais celle de l'humilité n'est ni moins tendre ni moins délicate : au contraire, elle semble encore plus timide, elle ferme la porte sur soi pour n'être point vue, selon le précepte de l'Évangile : elle ne craint pas seulement les regards des autres; mais encore elle appréhende les siens : elle cache à la gauche ce que fait la droite³; et elle se retire tellement en Dieu, qu'elle ne se voit pas elle-même. C'est pourquoi saint Paul nous la représente dans une posture admirable, « oubliant, dit-il, ce qui est derrière, et s'étendant au devant de toute sa force : » *Quæ quidem retro sunt obliviscens, ad ea vero quæ sunt priora extendens seipsum*⁴. C'est la vraie posture de l'humilité, qui porte ses regards bien loin devant soi, par la crainte qu'elle a de se voir soi-même; et qui considère toujours ce qui reste à faire pour n'être jamais flattée de ce qu'elle a fait. Puisqu'elle se cache à sa propre vue, jugez de là, chrétiens, combien les regards des autres peuvent offenser sa modestie.

Ces vérités étant supposées, venons maintenant à la sainte Vierge. Si vous la voyez retirée, aimant le secret et la solitude; si peu accoutumée à la vue des hommes, qu'elle est même troublée à l'abord d'un ange : c'est la pudeur de la chasteté, qui lui donne cette retenue. Car les vierges, dit saint Bernard, qui sont vraiment vierges, ne sont jamais sans inquiétude, sachant qu'elles portent un trésor céleste dans un fragile vaisseau de terre; ou si les corps des vierges, purifiés et ennoblis par la chasteté, méritent un nom plus noble, mettons que ce soit un cristal,

¹ De Virg. veland. n° 15.

² Matth. vi, 6.

³ Ibid. 3.

⁴ Philipp. iii, 13.

il est toujours une matière fragile, *Thesaurum in vasis fictilibus*¹. C'est pourquoi elles se tiennent sur leurs gardes, pour éviter ce qui est à craindre; toujours elles craignent où toutes choses sont en sûreté : *Ut timenda caveant, etiam tuta pertimescunt*²; et appréhendant partout des embûches, elles se font un rempart du silence, du recueillement et de la retraite. Belle et admirable leçon pour toutes les filles chrétiennes; mais leçon peu pratiquée dans nos jours, où, bien loin d'aimer la retraite, elles ont peine à trouver des places assez éminentes pour se mettre en vue. Qui pourrait raconter tous les artifices dont elles se servent, pour attirer les regards? et encore, quels sont ces regards? et puis-je en parler dans cette chaire? Non; c'est assez de vous dire, que les regards qui leur plaisent ne sont pas des regards indifférents : ce sont de ces regards ardents et avides qui boivent à longs traits, sur leurs visages, tout le poison qu'elles ont préparé pour les cœurs; ce sont ces regards qu'elles aiment.

Mais n'entrons pas plus avant dans cette matière, et contentons-nous de leur dire ce que Tertullien pense d'elles. Elles rougiront peut-être d'apprendre ce que ce grand homme ne craint pas de nous assurer; et je leur dirai après lui, que de s'attirer de tels regards, ou même s'y exposer avec dessein : si ce n'est pas s'abandonner tout à fait, c'est du moins prostituer son visage : *Totam faciem prostituere*³. Je leur laisse à méditer cette parole, que la modestie de la chaire ne me permet pas d'exprimer dans toute sa force : aussi bien ne touche-t-elle pas celle à qui je parle. Grâce à la miséricorde divine, la vocation qu'elle embrasse la met à couvert de cette honte; elle se jette dans un monastère où, pour exclure les regards trop hardis, on bannit éternellement les plus modestes. Courage, ma chère sœur, fortifiez-vous dans cette pensée; et entrez avec joie dans un monastère, où vous trouverez le plus haut degré de la pudeur virginale, selon cette belle sentence, qui semble être prononcée pour les carmélites, et qu'un historien ecclésiastique a recueillie de la bouche du grand saint Martin : « que le triomphe de la modestie et la dernière perfection de l'honnêteté dans votre sexe, c'est de ne se laisser jamais voir : » *Prima virtus et consummata victoria est non videri*⁴.

Si la pudeur de la chasteté doit vous faire aimer la retraite, celle de l'humilité vous y oblige beaucoup davantage : c'est ce qu'il faut encore

¹ II. Cor. iv, 7.

² S. Bern. sup. Missus est, Hom. iii, n° 9, t. 1, col. 747.

³ De Virg. vel. n° 17.

⁴ Sulp. Sev. Dial. ii, 12.

montrer, en un mot, par l'exemple de la sainte Vierge. Lorsque toute la Judée accourt à son Fils, étonnée de ses prédications et de ses miracles, elle ne se mêle pas dans ses actions éclatantes, elle demeure enfermée dans sa maison; et depuis le temps bienheureux de la manifestation de Jésus-Christ, à peine paraît-elle une ou deux fois dans tout l'Évangile. Au reste, durant trente années qu'elle le possède toute seule, elle ne se vante pas d'un si grand bonheur; elle garde partout le silence; et nous voyons bien dans l'histoire sainte, qu'elle écoute attentivement ce qui se disait de son Fils, qu'elle l'admire en elle-même, qu'elle le médite en son cœur; mais nous ne lisons pas qu'elle en parle, si ce n'est à sa cousine sainte Elisabeth, à laquelle elle ne pouvait se cacher; parce qu'il a plu au Saint-Esprit de lui révéler le mystère.

Ne voyez-vous pas, chrétiens, cette pudeur de l'humilité, qui se sent comme violée par les regards et par les louanges des hommes? Imitiez un si grand exemple; et croyez que, pour plaire à l'Époux céleste, vous ne pouvez jamais être trop cachés : que si vous en demandez la raison, je vous dirai, en peu de paroles, qu'il est un amant jaloux. Il est ordinaire aux jaloux de cacher soigneusement ce qu'ils aiment, afin de le réserver tout entier à leur cœur avide, que le moindre soupçon de partage offense à l'extrémité. Jésus, votre amant, est jaloux d'une jalousie extraordinaire : car il n'est pas seulement jaloux, si vous avez pour les autres quelque complaisance; mais il est si sévère et si délicat, qu'il se pique si vous en avez pour vous-même. « Si la droite fait quelque bien, que la gauche, dit-il, ne le sache pas¹. » Il demande tout votre amour pour lui seul; et tellement pour lui seul, que vous-même, tant il est jaloux, ne devez point entrer dans ce partage. Pour satisfaire à sa jalousie, vous ne sauriez vous chercher, ma sœur, une trop profonde retraite. Cachez-vous avec Jésus-Christ, dans la sainte obscurité de cette clôture; et pour être entièrement selon son cœur, arrachez du vôtre, jusqu'à la racine, tout le désir de paraître et de plaire au monde.

Un auteur profane a écrit, au rapport de saint Augustin, que les grands et les puissants de la terre, et, pour user de son mot, les princes, c'est-à-dire, les personnes de votre naissance et de votre rang, devaient être nourries par la gloire : *principem civitatis alendum esse gloria*². Et moi au contraire, je vous dis, ma sœur, que le mépris de la gloire doit être votre nourriture; que vous devez effacer de votre mémoire toutes les

¹ Matth. vi, 3.

² De Civit. Dei, lib. v, cap. xiii, t. vii, col. 130.

marques de grandeur : et afin que vous commenciez à les oublier, je ne vous parlerai plus ni des titres illustres qui sont si bien dus à la grandeur de votre maison, ni des avantages glorieux de votre naissance. Je n'ignore pas néanmoins, que j'en pourrais parler plus librement à une personne qui les quitte et qui les foule aux pieds; et qu'on peut en discourir de la sorte, pour en inspirer le mépris. Mais cette manière détournée d'en parler en les rabaisant, ne me semble pas encore assez pure pour la prise d'habit d'une carmélite. Il est des passions délicates que l'on réveille, non-seulement quand on les chatouille, mais encore quand on les pique et quand on les choque; il vaut mieux les laisser dormir éternellement, et qu'il ne s'en parle jamais, parce qu'on ne peut les rabaisser de la sorte, sans en rappeler les idées. Ainsi l'on imprime insensiblement ce que l'on voulait effacer, et l'on réveille quelquefois la vanité qu'on pensait détruire.

Aussi ai-je remarqué dans les saintes Lettres, que l'Esprit de Dieu, qui les a dictées, parle aux épouses de Jésus-Christ des avantages de la naissance, avec une précaution admirable. Il ne les avertit pas seulement de les mépriser, il veut qu'elles en perdent jusqu'au souvenir : « Écoutez, ma fille, et voyez, et oubliez votre peuple et la maison de votre père¹; » nous montrant, par cette parole, que le remède le plus efficace contre ces douces pensées qui flattent l'ambition et la vanité, dans la partie la plus délicate et la plus sensible, c'est de n'y faire plus de réflexion, et de les ensevelir, s'il se peut, dans un oubli éternel.

Pratiquez cette leçon salutaire : et si vous jetez les yeux sur ceux dont vous tenez la naissance, que ce soit pour contempler leurs vertus; que ce soit pour considérer cette conversion admirable où tous les intérêts politiques cédèrent à la force de la vérité, et furent sacrifiés si visiblement à la gloire de la religion; que ce soit pour vous fortifier dans la piété par l'exemple de cette héroïne chrétienne qui vous a donné plus que la naissance, et qui n'aurait rien désiré avec tant d'ardeur sur la terre que de vous voir aujourd'hui renaître, s'il avait plu à la Providence qu'elle eût été présente à cette action. Mais que dis-je? elle la voit du plus haut des cieux; et si la félicité dont elle y jouit est capable de recevoir de l'accroissement, vous la comblez d'une joie nouvelle. Suivez sa dévotion exemplaire; et comme Dieu l'a choisie pour remettre la vraie foi dans votre maison, tâchez d'achever un si grand ouvrage. Vous savez, ma sœur, ce que je veux dire; et

¹ Ps. xlii, 11.

quelque illustre que soit cette assemblée, on ne s'aperçoit que trop de ce qui lui manque. Dieu veuille que l'année prochaine la compagnie soit complète, que ce grand et invincible courage se laisse vaincre une fois; et qu'après avoir tant servi, il travaille enfin pour lui-même *! Votre exemple lui peut faire voir que le Saint-Esprit agit dans l'Église avec une efficacité extraordinaire; et du moins sera-t-il forcé d'avouer que dans le lieu où il est, il ne se verra jamais un tel sacrifice.

Mais il est temps, ma sœur, de vous la laisser accomplir; votre piété s'ennuie de porter si longtemps les livrées du monde et les marques de sa vanité. J'entends que vous soupirez après cet heureux habit que l'Église va bénir pour vous. Vous aurez cet honneur extraordinaire, de le recevoir par les mains de cet illustre prélat qui représente ici, par sa charge, la majesté du siège apostolique, et qui en soutient si bien la grandeur par ses vertus éminentes. J'ose dire qu'il vous devait cet office: il fallait que Rome, où vous êtes née, s'intéressât par ce moyen à l'exemple de piété que vous donnez à Paris. Entrez donc dans cette clôture avec la sainte bénédiction de ce très-digne archevêque: mais souvenez-vous éternellement que, dès le premier pas que vous y ferez, vous devez renoncer de tout votre cœur jusqu'au moindre désir de paraître, et prendre pour votre partage la sainte et mystérieuse obscurité en laquelle il a plu à Notre-Seigneur que sa divine mère fût enveloppée.

Madame **, la grandeur qui vous environne empêche sans doute Votre Majesté de goûter cette vie cachée qui est si agréable aux yeux de Dieu, et qui nous unit si saintement au Sauveur des âmes. Votre gloire, déjà élevée si haut, a reçu encore un nouvel éclat, où nos expressions ne peuvent atteindre. Car qui pourrait dire, madame, combien il est glorieux d'avoir contribué, avec tant de force, à pacifier éternellement ces deux puissantes maisons qui semblent ne se pouvoir quitter, tant elles se sont souvent embrassées; qui semblaient ne se pouvoir joindre, tant elles se sont souvent désunies, et que nous voyons maintenant réconciliées par cet admirable traité qui nous promet enfin la paix immuable, parce que jamais il ne s'en est fait, où le présent ait été réglé par des décisions plus tranchantes, ni où l'avenir ait été prévu avec des précautions plus sages: tant a été pénétrant ce noble génie, que Votre Majesté nous a conservé, par une si constante

* Le personnage pour lequel l'orateur forme ici des vœux est le maréchal de Turenne, dont on espérait la conversion, mais qui ne fit son abjuration qu'en 1668.

(Édit. de Versailles.)

** A la reine mère.

et si charitable prévoyance, comme l'instrument nécessaire pour achever un si grand ouvrage?

Mais, madame *, que dirai-je maintenant de vous? et que trouverai-je dans cet univers qui égale votre majesté? Que peut-on s'imaginer de plus grand que d'être l'épouse chérie du premier monarque du monde, qui s'est arrêté pour l'amour de vous au milieu de ses victoires, et qui, vous ayant préférée à tant de conquêtes infailibles, ne laisse pas de confesser, qu'encore ne vous a-t-il pas assez achetée?

Parmi tant de gloire, mesdames, ce que j'appréhende pour Vos Majestés, c'est que vous n'ayez point assez de part à l'humiliation de Jésus-Christ. C'est ce qui vous doit obliger de vous retirer souvent avec Dieu, de vous dépouiller à ses pieds de toute cette magnificence royale, qui aussi bien ne paraît rien à ses yeux, et là de vous couvrir humblement la face de la sainte confusion de la pénitence. C'est trop flatter les grands, que de leur persuader qu'ils sont impeccables: au contraire il faut qu'ils entendent que leur condition relevée leur apporte ce mal nécessaire, que leurs fautes ne peuvent être presque médiocres. Dans la vue de tant de périls, Vos Majestés, mesdames, doivent s'humilier profondément. Tous les peuples vous admireront, tous les peuples loueront vos vertus dans toute l'étendue de leurs cœurs. Vous seules vous vous accuseriez, vous seules vous vous confondrez devant Dieu, et vous participerez, par ce moyen, aux opprobres de Jésus-Christ, pour participer à sa gloire, que je vous souhaite éternelle. Amen.

.....

SERMON

POUR UNE VÊTURE,

PRÊCHÉ

AUX NOUVELLES CATHOLIQUES.

De quelle manière l'homme peut se revêtir de Jésus-Christ. Combien étonnant l'anéantissement du Verbe: précieux avantages que nous en recueillons. D'où vient les hommes ont-ils tant de peine à modérer leurs desirs. Résistance qu'ils opposent aux leçons que Jésus-Christ leur a données, pour les réformer: son exemple infiniment propre à confondre leur liberté licencieuse. Caractères de la vraie liberté. Comment la voie étroite est-elle une voie large. Utilité des contraintes de la vie religieuse. Épreuve nécessaire pour ne pas s'y engager témérairement. Vertus dont doit être ornée une véritable religieuse.

Induimini Dominum Jesum Christum.

Revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Rom. XIII, 14.

Ne vous persuadez pas, ma très-chère sœur, que la cérémonie de ce jour ne soit qu'un simple

* A la reine régnante.

changement d'habit. Une telle cérémonie ne mériterait pas d'être sanctifiée par la parole de Dieu, et l'Église notre sainte mère ne voudrait pas employer ses ministres à une chose de si peu d'importance. Mais comme vous quittez un habit que le siècle tâche de rendre honorable par le luxe et par les vanités, afin d'en prendre un autre, qui tire tout son ornement de la modestie et de la pudeur; ainsi devez-vous penser qu'il faut « vous dépouiller aujourd'hui du vieil homme et de ses convoitises, afin de vous revêtir du nouveau, qui est Notre-Seigneur Jésus-Christ, créé selon la volonté de Dieu, » comme dit l'apôtre aux Éphésiens: *Induite novum hominem, qui secundum Deum creatus est*¹. C'est à quoi vous exhorte saint Paul, dans le texte que j'ai allégué; et encore que cette parole s'adresse généralement à tous les fidèles, il me semble que c'est à vous qu'il parle en particulier, et qu'il vous dit, avec sa charité ordinaire: « Revêtez-vous, ma sœur, de Notre-Seigneur Jésus-Christ: » *Induimini Dominum nostrum Jesum Christum*. C'est ici la bienheureuse journée en laquelle le fils de Dieu se fit homme, afin de nous faire des dieux. Réjouissez-vous donc en Notre-Seigneur, et revêtez-vous de celui qui a daigné aujourd'hui se revêtir de notre nature.

Peut-être vous me demanderez de quelle sorte cela se peut faire, et comment l'homme se peut revêtir de Notre-Seigneur Jésus-Christ? C'est ce que je tâcherai de vous exposer, avec l'assistance divine, par une méthode facile et familière. Mais ne pensez pas, ma très-chère sœur, que j'ose me promettre, de ma propre suffisance, l'explication d'un si haut mystère. Je ne suis ni assez téméraire pour l'entreprendre, ni assez intelligent pour l'exécuter. A Dieu ne plaise que, dans cette chaire, je vous propose une autre doctrine que celle de l'Évangile! j'irai sous la conduite du grand apôtre saint Paul, qui sera notre prédicateur. Voici de quelle sorte ce saint personnage parle dans son Épître aux Philippiens: « Ayez, dit-il, mes frères, ayez cette même affection en vous-mêmes, qui a été en Notre-Seigneur Jésus-Christ: » *Hoc sentite in vobis, quod et in Christo Jesu*²: c'est-à-dire: Prenez les sentiments du Sauveur; soyez tous envers lui comme il a été envers vous; que ce qu'il a fait pour votre salut soit le modèle et la règle de ce que vous devez faire pour son service: ainsi vous serez revêtus du Sauveur, quand vous serez imitateurs de sa charité. Considérons donc quels ont été les sentiments du Fils de Dieu dans le mystère de l'incarnation, et après imprimons les mêmes pen-

sées en nous-mêmes, et nous serons revêtus de Notre-Seigneur Jésus-Christ, selon le commandement de l'apôtre. C'est le précis de cet entretien: Dieu le fasse fructifier, par sa grâce, à l'édification de nos âmes?

PREMIER POINT.

Qui dit Dieu, dit un océan infini de toute perfection: tous ses attributs divins sont sans bornes et sans limites. Son immensité passe tous les lieux, son éternité domine sur tous les temps: les siècles ne sont rien devant lui, ils sont comme le jour d'hier qui est passé, et ne peut plus revenir: *Tanquam dies hesternae quae praeteriit*, chantait le prophète David¹. Si vous demandez ce qu'il est, il est impossible qu'on vous réponde. Il est, personne n'en peut douter, et c'est aussi tout ce qu'on en peut dire: « Je suis celui qui est, c'est celui qui est qui te parle, » disait-il autrefois à Moïse². Je suis, n'en demande pas davantage: c'est parce qu'il est impossible de définir ni de limiter ce qu'il est. Il n'est rien de ce que vous voyez; parce qu'il est le Dieu et le créateur de tout ce que vous voyez: il est tout ce que vous voyez; parce qu'il renferme tout dans son essence infinie. Elle est une et indivisible; mais il n'y a aucune multitude qui puisse jamais égaler cette unité admirable. Après de cette unité toutes les créatures disparaissent, et s'évanouissent dans le néant. Ce que je viens de vous dire, fidèles, et ce qu'il est impossible que je vous explique, c'est le Dieu que nous adorons, loué et glorifié aux siècles des siècles. Voilà ce qu'est le Fils de Dieu par nature; voyons, je vous prie, ce qu'il est devenu par miséricorde et par grâce.

Certes, je vous l'avoue, chrétiens, quand j'entends cette trompette, ou plutôt, ce tonnerre de l'Évangile, ainsi que l'appellent les Pères: *In principio erat Verbum*³: « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu: c'est lui qui était en Dieu au commencement; toutes choses ont été faites par lui; en lui était la vie: » quand j'entends, dis-je, ces choses, mon âme demeure étonnée d'une telle magnificence. Mais lorsque, passant plus loin dans la lecture de cet Évangile, je vois que ce Verbe a été fait chair, et *Verbum caro factum est*⁴, je ne suis pas moins surpris d'un si grand anéantissement. O Dieu, dis-je incontinent en moi-même, qui l'eût jamais pu croire, qu'un commencement si majestueux dût avoir une fin qui semble si méprisable, et que, d'une

¹ Ps. LXXXIX, 4.

² Exod. III, 14.

³ Joan. I, 1.

⁴ Ibid. 14.

¹ Ephes. IV, 24.

² Philipp. II, 5.